

Les 10 ans des Kesaj Tchavé : réflexions sur une intégration informelle

{ Ivan Akimov *
Helena Akimova

*

Responsables
de l'association
Kesaj Tchavé,
(Slovaquie)

L'ensemble de chants et danses tsiganes Kesaj Tchavé, constitué d'enfants et de jeunes roms slovaques des bidonvilles de la région de Kežmarok entre dans sa dixième année d'existence. Du moins, c'est ce que l'on croit, car personne ne sait vraiment si tout cela a commencé en 1999 ou en 2000. Cette incertitude quant à la date du départ en dit long sur le côté informel de cette entreprise atypique. En réalité, personne ne soupçonnait une telle épopée. Aussi, personne ne s'est soucié de marquer d'une croix blanche le jour de la naissance de Kesaj Tchavé.

1 Lors des
dernières
élections
communales
en date du
27-11-2010
apparaissent
24 communes
avec des
maires roms
(dont une
femme), et
121 élus roms,
Dans plus de
60 municipa-
lités les Roms
sont
majoritaires.

Kežmarok, où tout a commencé, est une petite ville multiculturelle de la Slovaquie orientale, située aux pieds des monts Tatras, non loin de la frontière polonaise et plus près des frontières avec l'Ukraine et la Hongrie que de Bratislava, la capitale du pays. L'Est slovaque compte une très forte présence de Roms, et dans cette région, cette minorité nationale constitue, dans de nombreux cas, une majorité. On dénombre plusieurs localités dirigées par des maires et conseils municipaux Roms, ainsi que de nombreuses écoles composées pratiquement exclusivement de Tsiganes, faute de présence d'autres ethnies dans ces lieux¹.

2 La municipa-
lité de
Kežmarok a
relégué la
plupart de ces
familles à plus
de 300 km de
là, près de la
frontière
hongroise.

A titre d'exemple, alors que Kežmarok compte 17 000 habitants, la vingtaine de bidonvilles environnants concentre plus de 28 000 Roms. Au début des années 2000, le centre de Kežmarok abritait aussi une communauté rom, notamment dans sa partie historique mais, dans un contexte de réhabilitation urbaine et d'assainissement de l'habitat, la municipalité a procédé à l'expulsion des familles roms du centre ville². La famille Klempár, elle, est restée ; leur présence date de l'après-guerre, lorsque Gustav Klempár est venu s'installer en ville.

Gustav Klempár

Gustav Klempár, musicien reconnu dans toute la région, est entré dans la ville par la grande porte. Il a acheté comptant sa maison, scolarisé ses enfants et animé avec son orchestre les mariages, les enterrements et autres manifestations publiques ou politiques organisées par ses concitoyens.

Grâce à son statut de « primash » du meilleur orchestre tzigane de la région, à une époque où la musique vivante était une des rares sinon la seule forme de distraction, Gustav Klempár jouissait d'une position privilégiée. Elle s'illustrait par un réseau conséquent de relations allant du premier secrétaire du parti au boucher de la ville. Pour autant, les Klempár étaient profondément ancrés dans leur vie de Roms et parlaient le romani à la maison.

À leur suite, d'autres Roms suivirent leur exemple et s'établirent en ville. Leurs activités salariées dans des entreprises d'État leur permirent de louer un appartement et, à l'époque, une cohabitation naturelle, sans heurt ni confrontation s'installa.

Déterminée à influencer sur le devenir de ses enfants, Tereza Klempárová, l'épouse de Gustav Klempár, attachait une très grande importance à l'éducation de ses enfants comme à la bonne tenue de sa maison. Au point que ce fut souvent un point de discorde familiale entre les belles sœurs : des querelles incessantes. Tereza a subi les pires attaques à cause de sa détermination à ce que ses enfants aient une scolarité réussie, dont la moindre était l'accusation de vouloir devenir une gadji. Alors la question se pose : pourquoi Tereza, et pas les autres, avait-elle fait ce choix de s'ouvrir sur un mode de vie différent des siens ? Elle ne reniait pas sa romitude - à la maison on parlait le romani - mais elle adoptait simplement les règles de conduite de la société qui l'entourait.

Je n'ai pas eu la chance de connaître Tereza. Elle est décédée jeune, vers la cinquantaine, usée par une vie passée au service de ses enfants, meurtrie par les attaques incessantes de son entourage. En revanche, j'ai connu sa mère : une brave grand-mère qui vivait toujours à la campagne dans une petite maison impeccablement tenue. Elle était très intéressante, vivace, autonome jusqu'à un âge avancé et ouverte sur le monde. Elle parlait le tzigane, le slovaque, le polonais, le hongrois et l'allemand car elle avait eu l'opportunité de travailler au service d'une famille de fermiers allemands³. Cet emploi lui a offert une ouverture qu'elle a naturellement transmise à ses enfants qui sont par la suite devenus universitaires, élus et écrivains.

J'ai eu aussi l'occasion de rencontrer les copines de cette grand-mère. Elles habitaient le même hameau, quelques maisons plus haut ; elles ne parlaient ni le hongrois, ni l'allemand, parlaient très mal le slovaque, et hélas, ne parlaient pas mieux le romani. Elles n'ont jamais travaillé, ni rencontré d'autres personnes que les membres de leur proche entourage. Elles ne sont jamais sorties de leur village et sont assises, sur le pas de porte, devant des bâtisses qui s'apparentent plus à des taudis qu'à des logis dignes de ce

3 Les familles allemandes dans cette région des Carpates étaient nombreuses avant la guerre. D'ailleurs, cette zone géographique a toujours été une région d'accueil ethniquement mixte.

nom. Leurs enfants et petits enfants n'ont jamais fait d'études autres qu'élémentaires, et ce avec les plus grandes difficultés et des échecs scolaires chroniques.

En les voyant là, hors de notre temps et de notre espace, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer que ces mamies basanées viennent d'arriver juste hier de ces Indes lointaines. Elles n'en ont bien sûr aucune idée ni souvenir. Déracinées éternelles, elles n'ont plus aucun lien avec le passé, pas plus avec le présent, et encore moins avec l'avenir et leur situation perdue depuis l'an 1423, date de leur arrivée sous le château de Spis, de leur sédentarisation et de leur émigration perpétuelle sur place...

Bien sûr, les choses ne sont pas si simples. Mais il est évident que sans contact avec le monde extérieur, sans la possibilité de toucher de ses propres mains cet univers qui est celui de la société majoritaire, qui s'apparente à une galaxie lointaine pour un gosse tsigane qui n'est jamais sorti de son bidonville, eh bien, dans cent, deux cent, voire plus d'années nous en serons encore là, voire pire avec les accélérations à tous niveaux que nous apporte notre civilisation.

Avec Kesaj Tchavé, il n'en va que de cela : donner les moyens à tout un chacun d'avoir cette ouverture, ce contact avec l'extérieur, qui fera que, peut-être, un jour, si les circonstances sont favorables, ces enfants pourront tout seuls s'autodéterminer, choisir en connaissance de cause, car ils auront, au moins une fois dans leur vie, fait l'expérience de leur corps et de leur âme de ce qu'est la vie au sein de la majorité. Et, c'est ce que nous voyons sur les visages et dans les comportements des jeunes qui passent par les Kesaj Tchavé. Par rapport à leurs semblables, ils ont cet éveil de la connaissance, de la découverte ; ils ne sont plus assis au bord du chemin, comme s'ils n'arrivaient qu'hier des Indes éternelles dont ils n'ont pas la moindre idée ni souvenir...

A l'origine du projet Kesaj Tchavé : Hanka Koptova

Hanka Koptova, fleuron de la réussite des Klempár, est une des rares tsiganes à l'époque communiste à accéder aux études universitaires. Elle obtient à Bratislava une maîtrise en journalisme à l'université de Komensky. Tout le monde se souvient encore comme elle bouquinait des livres à la lueur des bougies ou avec une torche sous la couverture pour ne pas réveiller les autres. Hanka a quitté très tôt le logis familial ; elle ne revenait que lors des week-ends pour, sans mot dire, laver les montagnes de vaisselle sale qui s'accumulaient dans la cuisine, sa mère n'étant plus là pour tenir la maison. Elle a eu, toute jeune journaliste, l'opportunité rare en ces temps



Kesaj Tchavé; festival Akana, Association Yepce

du rideau de fer, de pouvoir participer à un congrès mondial des Roms en Suisse, où elle a exposé, devant un auditoire international, la situation des Tsiganes en Tchécoslovaquie. Courageusement et honnêtement, elle n'a dit que la vérité, mais cela a suffi pour qu'à son retour au pays elle soit jugée réactionnaire et écartée d'une carrière normale de journaliste. Reléguée au journal d'une entreprise de construction et bâtiment sans le moindre espoir d'évolution, Hanka est restée discrète jusqu'en 1989, date de la révolution de velours.

A compter de cet événement, les entreprises d'État ont fermé et, avec elles, des changements sociaux et économiques profonds s'ensuivirent. Ces bouleversements ont eu vite raison des acquis modestes des nouveaux citoyens roms de Kežmarok qui se retrouvèrent pratiquement instantanément figés dans un statut inconnu jusque là – celui de chômeur. Toute cette communauté, concentrée sur un espace géographiquement restreint au cœur de la ville, s'est retrouvée livrée à elle-même et, à nouveau, en marge de la société.

A ce moment, Hanka devient élue au Parlement slovaque ; elle fonde le premier journal tsigane, « *Romano Lil* », le théâtre professionnel tsigane « *Romathan* » de Kosice, et plein d'autres choses encore.

Un jour d'automne, Hanka est venue à Kežmarok pour proposer à sa famille de s'investir dans un projet social en faveur des jeunes roms de Kežmarok. En l'écoutant argumenter consciencieusement devant un parterre de familles, qui manifestement ne comprenaient pas tout ce

4 La fée tzigane qui raconte que pour recevoir de l'amour, il faut d'abord en donner.

qu'elle racontait, je ne donnais pas grand-chose de la réussite de son entreprise. Cette impression n'a fait que s'accroître lorsqu'elle est revenue la semaine suivante avec un petit groupe de jeunes roms, danseurs et musiciens, pour faire une démonstration devant les jeunes de Kežmarok. La salle de l'appartement en bas était pleine, des femmes surtout, mais aussi quelques hommes. Tous s'entassaient pour voir la jeune troupe de Kosice danser. Les jeunes de Kežmarok, petits durs en veston noir, semblaient plus portés sur la bagarre que sur la guitare mais à ma surprise, ils ont fini par se lancer, eux-aussi, dans les claquettes et chansons au point d'épater l'auditoire, déjà conquis. Je ne me doutais pas que j'assistais au commencement d'une épopée qui allait littéralement bouleverser nos vies. La fée *Kesaj*⁴ nous a joué un sacré tour !

Les Kesaj Tchavé

Après cet épisode, tout est allé très vite. Les gosses sont nos voisins ; ils habitent notre rue. Il suffit d'ouvrir la porte pour qu'ils s'engouffrent dans le couloir de la maison des Klempár qui se transforme en salle de répétitions de danses et de chants. Avant de danser dans le couloir, les enfants font leurs devoirs ; pratiquement toute la famille est mise à contribution pour le soutien scolaire. Evidemment, seuls la danse et le chant passionnent les jeunes ; les devoirs sont juste une étape avant d'accéder aux autres activités. Rapidement, la maison des Klempár devient un lieu de refuge attrayant et accessible à tous et tous y viennent par motivation personnelle.

Les jeunes manquent de repères. Aussi, l'apprentissage de règles élémentaires



Kesaj Tchavé festival Rakusy, Association Yepce

de cohabitation comme le respect de l'autre est essentiel. Les jeunes y découvrent l'exigence des répétitions et une façon de vivre à travers l'effort. La rigueur est acceptée, la discipline exigée. Les activités artistiques n'ont pas, à elle seule, l'apanage des effets bénéfiques ; l'engagement collectif joue également un rôle important. Et là, où ils n'auraient fait qu'effleurer les protagonistes, ces concepts, inconnus jusqu'alors, prennent vie et sont respectés.

Notre plus grande victoire consiste à avoir réuni les membres des différentes communautés, familles et bidonvilles qui, dans un autre contexte, n'auraient absolument pas communiqué, se seraient invectivés, battus ou traduits en justice. Ainsi, tous les enfants participants ont dû, à un moment ou un autre, braver les obstacles de leur entourage familial et ont été exposés aux violences et agressions de celui-ci qui refusait qu'ils fassent partie du groupe.

Non moins négligeable, et souvent d'une importance insoupçonnée, est la création d'opportunités de rencontres humaines entre les membres des différentes familles et villages. Dans cette région, les Roms vivent reclus sur eux-mêmes, sans possibilité de trouver de partenaires en dehors de leur environnement familial immédiat. Cette autarcie conduit la population rom en Slovaquie à un taux d'unions consanguines des plus élevés dans le monde avec des conséquences directes sur leur état de santé.

D'autre part, une de nos grandes satisfactions est de constater l'éveil sur le visage de nos jeunes. Nous observons des évolutions positives pour chacun d'eux. Ils s'épanouissent naturellement tout en étant en accord avec leur identité. Ils se sentent admis et appréciés dans l'environnement de la société majoritaire ce qui les encourage à s'intégrer. Ils gagnent en expérience et mettent en pratique leurs nouveaux acquis sociaux. Ils sont en accord avec les deux communautés – les Roms, qui sont leur milieu de base et la société qui les entoure qui n'est pas rom mais où ils ont maintenant des repères.

Bien entendu, il ne faut pas généraliser. Leur aptitude à s'intégrer et leur réussite dépendent de la qualité de leur cellule familiale. Or, certains de ces jeunes évoluent au sein de familles souffrant de lourds handicaps. Pour ceux-là, la réussite d'intégration est compromise à la base. Notre travail consiste alors à les accompagner et à les protéger de leur propre milieu.

Enfin, le plus surprenant est l'engouement et la constante force de séduction que le groupe exerce sur son public et ses partenaires. En dix ans de festivals et de manifestations artistiques internationales, nous



Kesaj Tchavé, Association Yepce

constatons qu'aucun groupe, aussi performant artistiquement soit-il ou composé de jeunes, n'a cet impact et ne provoque autant d'émotions que les Kesaj Tchavé. A l'unanimité, le public est interpellé par cette liberté qui transpire de leurs gestes, de leurs rires ; les gens sont fascinés par leur appétit de vie... D'ailleurs, nous avons observé que l'expression de leur culture à l'extérieur est proportionnelle à leur degré d'immersion dans la vie communautaire des bidonvilles. En d'autres termes, au plus les enfants viennent de milieux marginalisés, au plus ils donnent sur scène.

La question qui se pose alors est : comment est-il possible d'intervenir et d'obtenir ces résultats avec des moyens autres que l'investissement personnel de quelques excentriques, pionniers du social et du culturel ?

De manière générale, pour la société rom, tout ce qui est nouveau est automatiquement suspecté. Les Roms de la région ont pour réflexe de se replier sur eux-mêmes. Ils vont faire en sorte que la nouveauté n'interfère pas dans leur vie, même si c'est au prix de la misère et de l'exclusion. Ils vont a contrario affirmer leur culture comme un segment fondamental de leur identité et la traduire le plus souvent à travers des moments d'émotion et l'expression artistique. On peut aussi ajouter que c'est un mode d'affirmation identitaire collectif qui passe par l'émotion, et donc, par l'abandon de convention, de retenue.

La composition exclusivement rom du groupe Kesaj Tchavé a donc contribué à la réussite de ce projet.

Chez les Roms que nous rencontrons, cette affirmation par leur culture constitue un segment fondamental d'auto identification vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis du monde extérieur. Et cette émotion se concrétise par une participation à l'expérience collective de l'événement social – du moment festif, par la pratique de la danse, de la musique – et surtout du chant. Donc l'individu n'est pas uniquement un observateur participant, comme c'est souvent le cas dans d'autres pays – où un parterre de spectateurs admiratifs contemple en silence un groupe ou des solistes jouer ou danser.

Ici, tout le monde, tous, chantent, dansent, jouent, s'expriment par la participation directe, physique à l'action commune. Cet abandon de conventions, de retenue, est perceptible non seulement dans l'expression émotionnelle, artistique, mais aussi à travers les décalages dans les rapports sociaux avec la majorité qui résultent d'un tel positionnement. Voilà que se pose la question d'ingérence extérieure. Venant alors d'extérieur, comprenant et analysant les mécanismes de fonctionnement, d'interdépendances au sein de la communauté, on peut tenter avec plus ou moins de succès, d'influer sur le groupe cible, voir le manipuler comme c'est souvent le cas lors de nombreuses dérives soi-disant spirituelles.

Notre dessein n'est pas de manipuler, ni de posséder ou disposer de qui que ce soit. Nous constatons simplement que chez les populations que nous fréquentons la culture identitaire est une force réelle, effective, un outil privilégié de communication, un moyen d'ascension sociale (mais parfois aussi de stagnation). Un catalyseur, une arme pour celui qui sait s'en servir. En tant qu'intervenants extérieurs nous ne pouvons que prendre en compte cette réalité, constatant que le degré de puissance d'expression est proportionnel au degré d'immersion dans le mode de vie communautaire – donc de décalage par rapport à la société majoritaire. Par des pratiques d'ouverture artistiques sur le monde extérieur – arts de la scène, nous pouvons influencer cet état vers un positionnement positif vis-à-vis de l'extérieur, en se gardant bien de toute volonté de figer les personnes et les situations, même si cela conviendrait momentanément à notre dessein artistique. Chez les Kesaj Tchavé, il n'en va que de cela : donner les moyens à tout à chacun de s'ouvrir et, si les circonstances sont favorables, espérer que cet éveil aidera ces jeunes à s'autodéterminer.

A travers les arts de la scène, nous approchons ces jeunes et leur donnons l'occasion de se mettre en phase avec le monde extérieur avec des outils qui leur sont propres et qu'ils maîtrisent comme le chant, la danse, la musique. La culture peut être autant un carcan qu'un catalyseur. Nous les encourageons à s'en servir de catalyseur et à s'épanouir dans les deux cultures, sans être en contradiction avec l'une ou l'autre, sans nuire à l'une

ou l'autre et encore moins à leur entourage. Nous leur démontrons comment rester soi-même, sans déranger son voisin ou être dérangé par lui. Vaste programme qui pourrait relever du Hare Krishna dans un autre contexte, mais qui illustre de manière assez réaliste notre travail quotidien.

Quelques observations depuis l'Est slovaque

De nombreux projets ont été financés et menés pour apprendre aux Roms à travailler, pour s'insérer, voire même parfois pour leur apprendre à apprendre à travailler... Ces initiatives oublient l'essentiel : leurs conditions de vie et l'offre d'emploi. Comment se consacrer à un emploi et son intégration lorsque l'on survit dans un logement délabré ? Comment trouver un travail s'il n'y a pas de débouchés correspondant à mes qualifications ?

Au cours des deux dernières années, la situation économique des parents des enfants et des jeunes avec lesquels nous travaillons s'est considérablement détériorée. Outre les répercussions de la crise financière, on constate l'effet pervers d'un projet d'insertion professionnelle financé par le Fond social européen. Ce projet avait pour objectif d'accorder des subventions aux Roms qui souhaitaient créer leur propre entreprise ou développer leur activité professionnelle. Un grand nombre de Roms ont profité de cette manne (3000 euros). Avec cet argent, ils ont en urgence amélioré leurs logements plus que précaires. Ce n'est qu'après qu'ils se sont aperçus que l'obtention du crédit et du statut d'entrepreneur allaient de pair avec une autonomie sociale. En pratique, cela signifie que ces Roms ne sont plus bénéficiaires d'aucune aide sociale pendant deux ans. Ce projet a donc eu pour effet non escompté de mettre en péril des familles entières, les parents n'ayant plus les moyens d'assumer les besoins vitaux de leurs enfants

Il est louable de vouloir faire accéder les Roms à une activité économique - à supposer qu'il existe un marché... - mais il n'est pas raisonnable de ne pas tenir compte des conditions catastrophiques de leur habitat. Autrement dit, on fait pour les Roms, sans les Roms, sans prendre en compte leur opinion, leurs besoins élémentaires liés avant tout aux conditions particulières dans lesquelles ils évoluent.

La situation dans les bidonvilles est de plus en plus tendue, des bagarres massives (de 100 à 200 personnes) aux conséquences dramatiques éclatent sans cause apparente ; une tension permanente s'est instaurée. La communication est de ce fait plus difficile à établir ; les visites sont beaucoup plus stressantes. Ces familles font face à des conditions de survie au jour le jour ; ses membres ne sont pas capables de considérer d'autres arguments immédiats que les leurs. Les demandes d'argent, les sollicitations sont

incessantes et oppressantes. Elles pèsent sur les relations humaines et parviennent à les annihiler. Chaque cas est unique et tragique et ne fait que refléter le marasme général.

Les adultes n'ont absolument pas de travail. Les quelques rares occasions de travail au noir se soldent régulièrement par des retours sans rémunération, après avoir travaillé pour rien pendant plusieurs semaines. La période d'hiver se caractérise par une recherche incessante de bois pour se chauffer ; les adultes vont voler le bois dans les forêts, au risque de se faire prendre et d'écoper de lourdes peines de prison selon le principe de trois fois et c'est tout. Pour éviter la prison, les adultes finissent par envoyer les enfants.

Plusieurs familles de notre connaissance sont actuellement sous le coup d'expulsion de leur logement – une HLM du bidonville de Velká Lomnica totalement délabrée pour laquelle ils ne payaient plus de loyer depuis dix ans. Selon le service social de la municipalité, sur les quelques mille cinq cent habitants de ce bidonville, il y aurait cent cinquante personnes handicapées mentales, jugées irresponsables sur le plan pénal. Ces familles sont menacées d'être mises dehors et, s'ils n'arrivent pas rapidement à se construire des abris, leurs enfants seront placés à l'orphelinat.

Le pire est que nous ne pouvons pas intervenir pour les aider financièrement. Nonobstant les effets pervers des aides financières directes, il est absolument impossible d'intervenir à ce niveau sans déclencher une émeute. A Kubachy aussi, les emprisonnements lourds pour des délits minimes se multiplient et, le *vajda* - le chef du village - est en prison. Aussi, les filles et les femmes ont repris le chemin des poubelles. Travailler dans cet environnement devient dangereux tous les jours et la pérennité de nos activités est de ce fait sérieusement mise en cause. Mais notre action n'en est pas moins vitale !

Il est vrai que dans la pratique tout cela est très compliqué, voire impossible, vu l'énorme fossé qui sépare certains habitants des bidonvilles de la société majoritaire. Mais ce problème, comme d'autres, souligne l'incapacité, si ce n'est pas la volonté réelle, de voir la réalité telle qu'elle est sur les terrains. Des bidonvilles composés exclusivement de Roms existent et se multiplient. Il faut également prendre en compte les particularités liées à la concentration des populations unies à la fois par un mode d'habitat précaire, par une langue et par une culture.

Selon nos critères et préceptes moraux nous ne pouvons pas l'accepter ; cela équivaudrait à avaliser une situation inacceptable, mais en niant

l'évidence, en refusant de la voir dans sa cruelle réalité, nous ne faisons qu'aggraver la situation, tant qu'il puisse être possible d'aggraver quelque chose d'aussi désespérant... Dire haut et fort que de toute façon cela ne changera jamais est impossible et inacceptable, mais vouloir le contraire – en finir avec la misère des bidonvilles roms tout en faisant comme s'ils n'existaient pas - nous amène à pérenniser une situation tragique avec, comme analgésique moral les flux financiers démesurés au niveau européen. En fait, nous sommes dans une impasse, comparable à celles dans lesquelles se trouvèrent les populations indigènes de l'Amérique du Nord ou d'Australie face à l'arrivée de la civilisation occidentale.

Actuellement, en Slovaquie, on ne jure que par la mise en pratique d'un système de scolarité en internat pour les enfants roms. D'une part, on fait fi des expériences passées. D'autre part, cette initiative dissimule une politique d'assimilation.

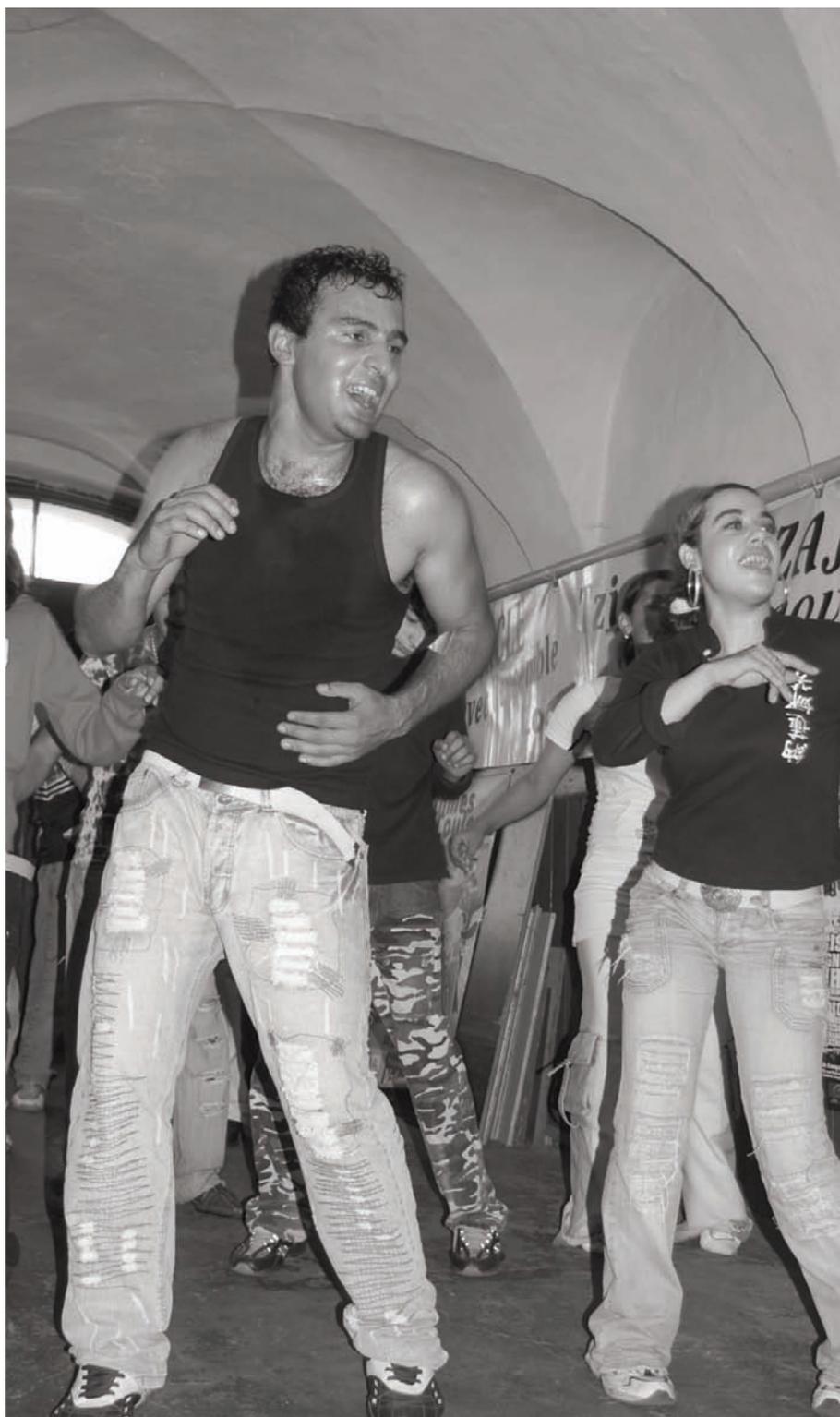
C'est toujours la même chose ! Vouloir changer les Roms en niant qu'ils sont Roms. Ou comment accepter qu'une culture nationale, un mode social émerge même dans les bidonvilles. Comment trouver quelque chose de positif dans les bidonvilles ? Sur place ! Pas dans les bureaux ou cabinets à mille lieux de ceux-ci.

Il est inutile aussi de propulser des jeunes Roms diplômés en première ligne sur le terrain et de leur demander de faire des miracles. Sans expérience suffisante et accompagnement, leur origine commune peut même être contreproductive car la réalité des terrains est complexe et dépasse de loin le seul angle culturel. De plus, il est difficile pour la classe moyenne rom de se positionner par rapport aux populations marginalisées.

Quoi qu'il arrive, ne pas abandonner le travail sur le terrain et le développer à la mesure des besoins rapportés en encourageant un accompagnement qualifié et expérimenté. Pour que celui-ci soit effectif, il nous paraît indispensable que les professionnels maîtrisent parfaitement la situation sur place.

Il faut des outils et un système de formation continue pour soutenir les professionnels qui travaillent dans un milieu spécifique, très exigeant et souvent ingrat.

Ne pas laisser un pan de société entière à la merci de bonnes volontés ou d'éternels débutants du social et de l'humanitaire et des tristes artistes de la scène politique où l'émotion populaire le remporte devant le rationnel - « à la tsigane », mais façon gadjo !



Stano et Ivana, deux ainés des Kesaj Tchavé, Charlotte Boisse